

la doctrine, » et le cœur à l'aise, il reprend le chemin du monastère. Le Ministre Général, lui, rejoint ses compagnons de route.

Peu satisfaits de la halte forcée, bien trop longue à leur gré, qu'ils viennent de faire au milieu du chemin, eux, ne craignent pas de manifester leur mauvaise humeur au saint Général. « Est-il importun ce frère-là, de poursuivre ainsi votre Paternité jusque sur les chemins ! Est-ce qu'il n'aurait pu faire comme les autres et vous voir quand c'était le temps ? » — « C'est bien trop de condescendance à vous, R^me Père, dit un autre, de vous arrêter ainsi pour écouter tout le monde. Vraiment, je crains bien que tant de familiarité ne vous fasse perdre votre autorité. Après tout, n'avez-vous pas assez à faire d'écouter les Provinciaux et les Custodes, sans vous donner la peine d'entendre les histoires de chaque cuisinier ! » L'impatience les avait évidemment illusionnés. Mais celui qui savait si bien consoler et guérir par la douceur de ses paroles, savait aussi porter un coup opportun, par l'autorité de ses réponses.

Gardant toujours le même calme et la même douceur, Bonaventure leur répondit : « Mes frères, vous avez bien tort de me reprocher ce que je viens de faire. Ce pauvre religieux n'est-il pas mon fils, aussi bien que ceux qui sont Supérieurs dans l'Ordre ? Saint François n'est-il pas son Père comme il est le vôtre ? et notre très sainte Règle ne nous dit-elle pas que le Ministre Général est le serviteur de tous les Frères, qu'il doit les recevoir avec douceur et charité, qu'il doit leur témoigner tant de familiarité qu'ils puissent agir avec lui comme des maîtres avec leur serviteur ? Ne nous dit-elle pas encore que nous devons aimer chacun de nos frères, beaucoup plus qu'une mère n'aime son enfant ? Je n'ai fait que mon devoir en déférant au désir du plus petit d'entre les miens, en écoutant le récit de ses peines, en compatissant à ses chagrins. Prenez garde qu'un jour vous-mêmes n'ayez besoin de la même condescendance de ma part ou de celle de vos Supérieurs ! » La leçon était bonne. Les Frères la méditèrent en silence et purent comprendre que l'esprit du Père Séraphique n'était pas éteint, mais qu'il revivait tout entier dans son illustre disciple et successeur.

En même temps, deux heureux cheminaient dans un sens opposé sur la route de Foligno à Assise : le frère convers qui s'en retournait à Foligno, le cœur soulagé de son pesant fardeau, con